

DU CORPS EN L'ETAT DE LANGAGE

Barthes et le *tournant* narratif de la médecine

MARIA DE JESUS CABRAL
Université de Lisbonne
mjcabral@campus.ul.pt

Résumé : Majeures dans *Leçon*, les réflexions de Barthes sur le langage s'articulent à une vision de la littérature riche de perspectives pour d'autres sciences humaines qui centrent leurs enjeux et leurs démarches sur le partage sensible de l'homme et du langage. C'est le cas de la Médecine narrative (Charon, 2006) faisant converger des pratiques littéraires et médicales à notre époque où l'avancée biotechnique de la médecine est contrée par des approches (ré)investies d'une éthique relationnelle et de la prise en compte de la subjectivité.

Mots clés : Langage, subjectivité, sémiologie, interdisciplinarité, Médecine narrative.

Abstract: Most relevant in *Lesson*, Roland Barthes's reflexions on language rely on a conception of literature allowing for fruitful interactions with other human and social sciences which focus on the question of man and language today. This is the case of Narrative Medicine, linking literature and medicine practices in a time when the instrumental evolution of medicine calls for new approaches able to take into account the relational dimension and subjectivity.

Keywords: Language, Subjectivity, Semiology, Interdisciplinary, Narrative Medicine.

« À quoi sert l'utopie ? À faire du sens »

Roland Barthes par Roland Barthes

Nous commencerons notre article en rappelant la fin d'« Introduction à l'analyse structurale des récits » (1966). Barthes y posait assez clairement la notion de récit au-delà de tout dispositif formel. Le potentiel infini du langage et, subséquemment, l'ouverture du sens, convoquent un *hasard* qui est aussi un *advenir* – c'est aussi l'origine arabe du mot *az-zahr*, « dé à jouer » –, échappant à toute codification. Ce que confirme le paradoxe du *rien*, emprunté à Mallarmé :

'ce qui se passe' dans le récit n'est du point de vue référentiel (réel), à la lettre *rien* ; ce qui arrive, c'est le langage tout seul, l'aventure du langage, dont la venue ne cesse jamais d'être fêtée (Barthes, 1985 : 206).

Si la littérature décline la *mimésis*, principe bien mis en relief par le *Coup de dés* – « *Rien n'aura eu lieu / que le lieu* » – et, un demi-siècle auparavant, par Flaubert et l'idée du « livre sur rien, qui ne tiendrait que par la force interne de son style », Barthes la définit également et sans contresens comme un geste *transitif*, par sa dimension de *máthesis* – « un ordre, un système, un champ structuré du savoir », note-t-il dans *Roland Barthes par Roland Barthes* (Barthes, 2002 : 122). L'idée dialogue étroitement avec *Leçon*, donc au moment capital du cours de sémiologie littéraire au Collège de France en janvier 1977. Barthes y opérait en effet un *déplacement avantageux* d'une sémiologie du système, pliée sur le texte (qui in/formait *S/Z* ou *Le Degré zéro de l'écriture*), vers sa variation plus *systémique*, sensible à une gamme d'interactions requérant l'homme et le langage, convoquant « l'intuition fondamentale » d'Émile Benveniste – qui avait dit que « nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage » (Benveniste, 1966 : 259) – et faisant émerger ce fondement où se reconnaîtront nombre de théories discursives « c'est dans le discours [...] que la langue se forme et se configure. Là commence le langage » (Benveniste, 1966 : 131) ». Barthes s'y concerte à sa façon, quand, définissant la *langue* comme un « code » et un « classement » il met en valeur la *substance* (plus que la forme) de la littérature qui « permet d'*entendre* la langue hors-pouvoir, dans la splendeur d'une révolution permanente du *langage* » (Barthes, 1978 : 16, je souligne). En écho avec la fin d'« analyse structurale du récit », Barthes pense sa sémiologie du point de vue « du corps en état de langage », et ce point

de vue est précieux pour les sciences humaines aujourd'hui, nouvellement retrempées du registre de la subjectivité. Il s'avère également riche d'implications pour la médecine narrative, mouvement par lequel littérature et médecine entrecroisent leurs discours pour poser, pour penser, ensemble, l'humain comme enjeu.

L'échappée du langage

Consentir à l'ouverture du langage ne saurait résoudre l'aporie fondamentale du rapport entre le langage et la réalité. Mallarmé, « figure exacte » d'une modernité consacrant un « nouveau prophétisme, celui de l'écriture » (Barthes, 1978 : 23), l'avait bien vu, observant, lors du célèbre entretien – *Sur L'Evolution littéraire* (1891) – qu'on ne peut saisir *les choses* mais simplement *des rapports* (Mallarmé, 2003 : 697). Pour qu'il y ait *passage* entre l'homme et le monde, il faut qu'un universel soit partagé, et cet universel, nous le savons, est le langage articulé, pour les êtres humains. Cette faculté de langage qui nous rapproche a pourtant ceci de particulier qu'il est *dialogique*, pour emprunter une notion à Bakhtine, dès lors que nos énoncés engagent immédiatement celui des autres locuteurs, dans un sens toujours continué :

Un énoncé est rempli des échos et des rappels d'autres énoncés, auxquels il est relié à l'intérieur d'une sphère commune de l'échange verbale. Un énoncé doit être considéré, avant tout, comme une réponse à des énoncés antérieurs à l'intérieur d'une sphère donnée [...] : il les réfute, les confirme, les complète, prend appui sur eux, les suppose connus et, d'une façon ou d'une autre, il compte avec eux (Bakhtine, 1984 : 298).

Ceci implique trois conséquences majeures. Premièrement, que nous n'inventons guère – ou très peu – de mots. Ensuite, qu'une fois entrés dans la sphère du langage, nous laissons forcément les autres (êtres, langages) entrer en nous. Finalement, et découlant des aspects précédents, que la signification est un procès relationnel qui provient et revient au sujet, une *subjectivation* au sens de Gérard Dessons et Henri Meschonnic (Dessons, Meschonnic, 1998 : 43)

Barthes poursuit sa *Leçon*, postulant que de toutes les formes de connaissance, la littérature, justement parce qu'elle se dérobe à la fixité – de l'objet, de la méthode

... fait tourner les savoirs, elle n'en fixe, elle n'en fétichise aucun ; elle leur donne une place indirecte, et cet indirect est précieux... Parce qu'elle met en scène le savoir, au lieu, simplement, de l'utiliser, elle engrène le savoir dans le rouage de la réflexivité infinie : à travers l'écriture, le savoir réfléchit sans cesse sur le savoir (Barthes, 1978 : 18-19).

On peut penser à nouveau à Bakhtine : le savoir comme un enchaînement d'énoncés toujours relancés dans une dynamique d'échange, selon un processus dialogique. Sans contradiction, Barthes souligne que la valeur de connaissance qu'on attribue implicitement ou explicitement à la littérature découle de la posture de méconnaissance face au langage. Parce qu'elle est l'expression au plus proche du vécu, de la vie humaine, elle ne saurait être circonscrite à une logique théorique seule : « La littérature ne dit pas qu'elle sait quelque chose, mais qu'elle sait de quelque chose; ou mieux : qu'elle en sait quelque chose – qu'elle en sait long sur les hommes » (*ibid.* : 18-19).

Ce caractère provisoire et transitionnel peut pourtant, selon Barthes toujours, devenir un principe de *jouissance* et même être mis à profit d'une *sémiologie négative et active*. Ce concept permet à la fois de départager sémiologie et métalangage et de préciser la nature *tropique* de celle-là, qui recouvre le langage et en fait une ressource dynamique pour les autres savoirs :

La sémiologie proposée ici est donc négative – ou mieux encore, quelle que soit la lourdeur du terme : *apophatique* : non en ce qu'elle nie le signe, mais en ce qu'elle nie qu'il soit possible de lui attribuer des caractères positifs, fixes, anhistoriques, acorporels, bref : scientifiques.

Cette sémiologie négative est une sémiologie active: elle *se déploie hors de la mort*. J'entends par là qu'elle ne repose pas sur une «sémiophysis», une *naturalité inerte du signe*, et qu'elle n'est pas non plus une « sémioclastie », une destruction du signe. Elle *en est captivée* et le reçoit, le traite et *au besoin l'imite, comme un spectacle imaginaire* (*ibid.* : 35)

Il faut reconnaître la pertinence de cette approche 'vivante' du signe, qui plus largement cherche un autre rapport entre langage et métalangage où celui-ci n'est pas inféodé à celui-là. Il s'instaure encore un *déplacement avantageux* pour reprendre le mot à Mallarmé par lequel le signe – à l'image de la fleur que le *dire* du poète projette vers d'autres horizons de sens (Cabral, 2012 : 148) – devient corps autant que langage, évoquant ici la notion barthésienne de théâtralité :

... une épaisseur de signes, de sensations qui s'édifie sur la scène (...) c'est cette sorte de perception œcuménique des artifices sensuels, gestes, tons, distances, substances, lumières, qui submergent le texte sous la plénitude de son langage extérieur. (Barthes, 1954 : 41)

Il s'agit, dans la perspective *sémiotropique* énoncée, d'affirmer le caractère mobile des signes, inséparables de leur incarnation, par la parole. Le sens ne saurait en effet être intrinsèque au mot, à la phrase, au texte ; il naît de leur rapport dynamique et cette opération relève du discours, soit « la langue en tant qu'assumée par l'homme qui parle » pour rappeler Benveniste (Benveniste, 1966 : 266). Sans la revendiquer explicitement, Barthes se rapproche encore d'une perspective discursive quand il pointe les limites d'une sémiologie essentialiste, vouée à « produire des déchiffrements et poser des résultats ». En effet, poursuit-il, « c'est précisément lorsque la sémiologie veut être une grille qu'elle ne soulève rien ». Nuancer le poids du métalangage invite à conduire la sémiologie littéraire à une dynamique relationnelle avec les autres sciences, par un « rapport ancillaire » (Barthes, 1978 : 37). Barthes affiche un désir de déjouer la logique du système, d'ouvrir au dehors des choses, par lesquelles l'homme et l'histoire ont transité, bref, d'ouvrir une place au culturel, à l'anthropologique, au social qui échappent à l'approche immanente seule. Comment, autrement saisir ces « choses qui jouent à la fois d'une apparence de vraisemblable et d'une incertitude de vérité » (*ibid.* : 39) que sont par excellence les « textes de l'imaginaire » ?

Entre l'enfermement dans le structuralisme et la tentation généraliste des *Cultural Studies*, il y a place pour des discours critiques se présentant comme *work in progress*, sans craindre un certain *discontinu* qui n'est autre que revendication de liberté à l'égard de tout ce que la société tend à figer et à institutionnaliser. Comme le souligne Tiphaine Samoyault dans sa récente biographie sur Barthes, « cela implique de quitter la logique des livres (...) pour entrer dans le temps de la pensée et des textes » (Samoyault, 2015 : 42).

Notre tradition critique n'a que trop tendance à privilégier la pensée dualiste, faite d'oppositions schématiques confortantes, permettant de valider l'idée d'unité supérieure ou transcendante, raison pour laquelle « l'éternel retour est la plus haute pensée », comme l'a bien observé Deleuze dans *Différence et répétition* (Deleuze, 1968 : 82). Pour le dire avec le néologisme de Pessoa, que Barthes a admiré, la pensée barthésienne est plutôt de l'ordre de l'*intranquillité*, mixte d'inquiétude et de créativité qui fait qu'elle a statut d'exercice en mouvement, jamais figé et toujours susceptible de variation et de métamorphose. Nous ne sommes pas très loin de la conception de fiction comme fondement méthodique chez Mallarmé, et passage crucial de ses « Notes sur le Langage » :

Le langage lui est apparu l'instrument de la fiction : il suivra la méthode du langage. Le langage se réfléchissant. Enfin, la fiction lui semble être le procédé même de l'esprit

humain – c'est elle qui met en jeu toute méthode, et l'homme est réduit à la volonté (Mallarmé, 1998 : 504).

C'est dans ce même horizon que se situe Barthes quand il pose le sémiologue comme un artiste qui «joue des signes comme d'un leurre conscient, dont il savoure, veut faire savourer et comprendre la fascination» ajoutant, ce qui est significatif :

La sémiologie de celui qui parle ici n'est pas une herméneutique: elle peint, plutôt qu'elle ne fouille, (...) ses objets de prédilection, ce sont les textes de l'Imaginaire : les récits, les images, les portraits, les expressions, les idiolectes, les passions, les structures qui jouent à la fois d'une apparence de vraisemblable et d'une incertitude de vérité. J'appellerais volontiers « sémiologie » le cours des opérations le long duquel il est possible – voire escompté – de jouer du signe comme d'un voile peint, ou encore: d'une fiction. (Barthes, 1978 : 39-40)

Dans cette sémiologie alliant l'art et la science – le sémiologue « joue des signes comme d'un leurre conscient » la *Leçon* de Barthes fait de la littérature un « joker du savoir d'aujourd'hui » (*ibid.*, 38) par lequel la pensée critique se nourrit du mystère du langage où résonne, *in fine*, la complexité de la nature humaine.

Pas de hors sujet

La littérature *engrène* aujourd'hui d'autres *savoirs* et affirme sa vitalité critique et créatrice. Face à des enjeux sociaux et éthiques nouveaux, les discours critiques, selon qu'ils se positionnent dans un champ strictement littéraire ou plus largement ouvert aux humanités (Jouve 2013, Citton, 2012) se concertent pour affirmer que la science et les arts sont deux faces inséparables de la même réalité – idée amorcée par la définition du Livre de Mallarmé « repris à sa source qu'est l'Art et à la Science» (Mallarmé, 2003 : 657) et donnent toute leur pertinence aux trois 'forces' dégagées plus haut, devenues autant de moyens pour l'accomplissement de soi et la construction du lien social à l'autre et au monde.

De tous les savoirs scientifiques la médecine est celui qui se rapproche le plus des sciences humaines et sociales (Canguilhem, 1988). Ainsi peut-on comprendre l'essor extraordinaire de la médecine narrative, mouvement né dans les années 1990 au croisement de la littérature et de la médecine et conceptualisé par Rita Charon, sa fondatrice, comme « une médecine pratiquée avec les compétences narratives suivantes: reconnaître, absorber, interpréter et être ému par les histoires de maladie », ajoutant « en tant que nouveau cadre de soin, la médecine narrative offre l'espoir que

notre système de santé, tellement endommagé, devienne plus efficace pour traiter les maladies en reconnaissant et en respectant ceux qui sont affligés et en enrichissant ceux qui les soignent » (Charon, 2015 : 30)¹.

Appuyée notamment sur la pensée de Paul Ricœur dont les travaux avaient conceptualisé la notion d'identité narrative (Ricœur, 1990), la médecine narrative ne désavoue pas le paradigme rationaliste dominant dans la recherche et la pratique médicale re/connu comme *Evidence-Based Medicine* ou médecine basée sur les preuves, mais propose de replacer la relation thérapeutique dans sa situation adéquate « dans un contexte particulier, au lieu d'un simple contexte de description systématique de la maladie et son étiologie » (Kalitzkus, 2009 : 84²).

La littérature, qui au dire de Barthes, est « incontestablement langage », offre un terrain particulièrement riche à la mise en scène de la subjectivité, réfléchissant (au double sens de refléter et discuter) l'homme dans le monde, et son rapport aux questions complexes de la vie, de la mort, de la maladie dans ses dimensions personnelle, collective ou symbolique. Elle constitue un réservoir de références « vivantes », propices à l'approche sensible des aspects physiques et psychiques, sociaux et langagiers liés aux maladies (Cabral, Danou, 2015), et d'outils opérants pour la formation médicale (Danou, 2007).

Il n'est pas besoin d'aller puiser dans les textes de l'imaginaire. Tous, d'une façon ou d'une autre avons certainement eu l'occasion de constater, à des degrés divers, l'évolution de la médecine et du soin à une dimension technique qui, très souvent, débouche sur l'ellipse de la personne éprouvée par la maladie. L'essor biotechnologique récent fait apparaître les enjeux tantôt positifs tantôt inquiétants dès lors que l'échange et le partage des données sont devenus centraux, mais la dimension humaine, interrelationnelle et symbolique tend à s'estomper. Ces préoccupations se retrouvent dans les discours socio-anthropologiques et même médicaux (Hervé *et al*, 2006) et s'articulent à la prise de conscience d'une perte généralisée du sujet dans la société contemporaine, où la notion d'action glisse vers celle d'usage et celle de dispositif tend à dépasser et à submerger celle de sujet, entraînant, pour le dire avec Agamben, des « processus de désubjectivation auxquels ne répond aucune subjectivation réelle » (Agamben, 2014 : 44). On peut revenir ici directement à la *Leçon* de Barthes, là où il dénonce le fascisme de la « langue » et plus généralement des systèmes clos : « [La

¹ Nous citons d'après la traduction récente en français de son ouvrage premier *Narrative Medicine: Honoring the Stories of Illness*, Oxford : Oxford University Press (2006).

² « in an individual context, instead of merely in a context of a systematic description of the disease and its etiology » (je traduis).

langue] est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire » (Barthes, 1978 : 14)

Si nous entendons dispositif au sens défini par Agamben à la suite de Foucault, soit comme « tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des autres vivants » (Agamben, 2014 : 31), alors, à l'image d'autres secteurs de la société, la médecine porte les symptômes d'une déshumanisation incompatible avec la mission d'écoute et d'accompagnement qui est attendue d'elle et qui retentit dans les revendications des patients³. Le langage, le sens, la littérature avec leur « force aveugle » (Barthes, 1953 : 24), qui nous invitent toujours à repartir du *degré zéro* gagnent une efficacité particulière de par la valorisation du relationnel et du singulier, contrariant les données *fixes et acontextuelles, en somme anhistoriques*.

« J'ai une maladie : je vois le langage » (Barthes, 2002 : 164), cette formule du *Roland Barthes par Roland Barthes* pro/pose ce rapport inattendu entre deux champs en apparence éloignés mais dont la cohérence est révélée un peu plus loin dans le même fragment. Évoquant les « sphères musicales du monde » du songe de Scipion, Barthes déconstruit l'autorité moderne accordée à l'immédiateté de l'image, pour mettre en valeur la vision interne qui seule peut opérer la continuité entre la singularité de l'intériorité humaine et celle du langage qui la relaie et la transcende. Par un paradoxal retournement de l'épistémè moderne, occidentale, l'écoute même « dérive en scopie du langage » et le discours rend *visionnaire* et *voyeur* celui qui le manie, y inclus ce « lecteur mobile et pluriel » (*ibid.*) invité à poursuivre le même cheminement. Car, on le lit aussi dans ses premières réflexions sur la photographie « la scène est là, captée mécaniquement, mais non humainement » (Barthes, 1964 : 46). Cette valorisation du naturel se trouve aussi dans le privilège critique accordé à l'écoute et à la voix « instrument commun à la musique et à la conversation », comme l'observe Claude Coste conférant à « la musique vocale la force d'une métaphore capable d'éclairer toutes les manifestations du sujet » (Coste, 1998 : 168-169).

La voix, qui atteste la singularité du sujet est créatrice du lien social et de la dynamique dialogique. Il faut donc écouter avec soin. Un exemple retiré de *Fragments d'un discours amoureux* peut l'illustrer de façon exemplaire. Avec comme référence les *Souffrances du Jeune Werther* de Goethe et le « désordre de langage qui passe dans la tête du sujet amoureux », Barthes s'intéresse linguistiquement à la figure du « Je-t-

³ Voir par exemple le mouvement « *Speak Up* » dans http://www.jointcommission.org/facts_about_speak_up/.

aime», qui, selon son hypothèse, « ne se réfère pas à la déclaration d'amour, à l'aveu, mais à la profération répétée du cri d'amour ». L'analyse d'un célèbre échange dans *Pelléas et Mélisande* met au jour combien la « profération » du « Je t'aime » n'est pas dans la logique de la réponse mais dans la performativité de celui qui assume « de formuler, de proférer le je-t-aime que je lui tends : Je t'aime, dit Pelléas. – Je t'aime aussi, dit Mélisande. » (Barthes, 1977 :180). Effectivement, le sujet amoureux ne veut pas simplement être aimé en retour. Il demande de « se l'entendre dire, sous la forme aussi affirmative, aussi complète, aussi articulée que la sienne propre. » (*ibid.* : 181). Ainsi, dire « je t'aime aussi », m'inscrit dans un rapport intersubjectif et incluant avec l'autre. J'entre dans le langage de l'autre et l'autre entre dans notre langage. « Ce n'est pas un symptôme, c'est une action » conclue-t-il. L'exemple est révélateur de ce qu'on appelle dans le vocabulaire de Dominique Maingueneau une *scène d'énonciation*.

Comme le souligne Claude Coste, pour Barthes, la parole, parce qu'elle est « dépositaire de culture humaine (...) porte en elle l'ouverture au monde des hommes » et « appelle l'existence de l'autre » (Coste, 1998 : 54). C'est encore précieux pour le contexte de relation thérapeutique où la communication véritable défie à observer également *du dedans*, à faire bon usage de ce langage indirect dont Barthes n'a cessé de faire l'apologie.

Autrement dit, face à l'impact des dispositifs de catégorisation sur la médecine et le soin, il y a lieu d'être attentif au *discours* du patient comme *processus de subjectivation*, contribuant ainsi à retourner en activité la passivité dénoncée par G. Agamben – suivant le défi de « *profanation* des dispositifs » lancé à la fin de son ouvrage. Le discours, plus qu'un simple récit ou une reconstitution des faits, est la réalisation de la parole, contextuelle, situationnelle d'un sujet, qu'il constitue face à un interlocuteur. En tant qu'activité langagière, il invite donc à aller du *texte à l'action* (pour rappeler Paul Ricœur) qui se joue au-delà des dichotomies moi/l'autre, individu/société, santé/maladie, fait/sujet, concept/affect, et ce malgré la tentation moderne à séparer le discours porté par la parole et le discours de la science, comme le constatait Jean Starobinski dans son article « Langage poétique et langage scientifique » de 1977, alors que la quête du sens est *notre seul notre unique jardin* (Starobinski, 1977, 2011).

La littérature qui, pour en revenir à *Leçon*, « travaille dans les interstices de la science » « fait tourner les savoirs » « parce qu'elle met en scène le langage, au lieu de simplement l'utiliser » (Barthes, 1978 : 18-19), peut effectivement assumer cette fonction heuristique, de médiation qui déjoue les systèmes de pensée dualistes pour

envisager les *rappports* entre les choses, selon un mode systémique proche de ce qu'Edgar Morin désigne comme pensée *complexe* (Morin, 1990).

Dans « Sémiologie et médecine », Barthes posait justement l'hypothèse d'une sémiologie dynamique, intégrant du qualitatif, du subjectif et du relatif dans la description objectivante du corps. Il observe que « la maladie est le champ d'un véritable langage puisqu'il y a une substance, le symptôme, et une forme, le signe », y dégageant le principe d'une « combinatoire démultipliante : un signifié nominal comme dans les dictionnaires ; et une lecture, le diagnostic, qui est d'ailleurs, comme pour les langues, soumise à un apprentissage ». Une telle prémisse implique donc que le médecin, trop souvent captif de l'autorité du symptôme, des protocoles et autres procédés standardisés, devrait plutôt « transforme[r], par la *médiation du langage* (...) le symptôme en signe » (Barthes, 1985 : 282). Ceci demande d'accepter l'expérience de l'opacité du sens, propre au régime de la lecture, et un *examen* faisant interagir surface (extérieur) et profondeur (intérieur), spécifique au régime de la diction. Pour cette raison aussi, le modèle narratif *seul* ne peut, me semble-t-il, prendre en compte l'histoire du patient qui dépasse la reconstitution des événements. La médecine narrative qui pose comme priorité de renouer avec le patient – « *Ecoutez le patient* » conseillait le médecin William Osler à la fin du XIX^e siècle (Antunes, 2012 : 30) – doit poursuivre son développement dans le sens de la discursivité.

*

Si « Ecrire le corps [ne concerne] ni la peau, ni les muscles, ni les os, ni les nerfs, mais le reste » (Barthes, 2002 :182), c'est que, comme le langage, il se dérobe à l'ordre et au classement, il vaut par cette force de *transgression*, de *second degré* et de *connotation* qui trouve sa meilleure promesse dans la littérature. Pour cette raison, les œuvres d'art et de langage constituent une res/source majeure contre le schématisme ou l'apriorisme. Le langage fait tourner les savoirs, et ce mouvement indéterminé, non prédictible et non reproductible, *intranquille* comme dirait Pessoa, favorise et développe la recherche. L'« utopie » que Barthes déploie de manière toujours renouvelée dans ses écrits, où le questionnement et l'orientation vers le futur sont constants et constamment remis en jeu, *demeure* une voie propice pour réinventer la pensée critique, dans ses fondements et dans ses implications. La « réponse », pour *éphémère* qu'elle soit, « c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son histoire, son langage, sa liberté » (Barthes, 1963 :11).

Bibliographie

- AGAMBEN, Giorgio (2014). *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris : Payot & Rivages.
- ANTUNES, João Lobo (2012). *A Nova medicina*. Lisboa: Relógio d'Água Editores.
- BAKHTINE, Mikhaïl (1984). *Esthétique de la création verbale*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque des idées », trad. Alfreda Aucouturier.
- BARTHES, Roland (1953). *Le Degré zéro de l'écriture*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1954). «Le théâtre de Baudelaire», in (1964) *Essais Critiques*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1963). *Sur Racine*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1964). « Rhétorique de l'image », *Communications* n°1, volume 4, pp. 40-51. [disponible le 8 juin 2015]
<URL : http://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1964_num_4_1_1027>
- BARTHES, Roland (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Seuil, « Tel Quel ».
- BARTHES, Roland (1978). *Leçon*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1985). « Sémiologie en médecine », in *L'Aventure sémiologique*. Paris : Seuil.
- BARTHES, Roland (1984). *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Seuil.
- BENVENISTE, Emile (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines ».
- CABRAL, Maria de Jesus (2014). «Dire de près pour lire le loin» in CABRAL, Maria de Jesus, SCHUEREWEGEN, Franc, LAUREL, Maria Hermínia, *Lire, de près, de loin. Close vs Distant Reading*, Paris : Classiques Garnier, « Théorie littéraire ».
- CABRAL, Maria de Jesus, DANOU, Gérard (dir.) (2015). *Maux écrits, mots vécus. Traitements littéraires de la maladie*. Paris : Le Manuscrit, « Exotopies ».
- CANGUILHEM, Georges (1988). « Le statut épistémologique de la médecine », in (1994) *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. Paris : Vrin, 7e éd.
- CHARON, Rita (2015). *Médecine Narrative. Rendre hommage aux histoires de maladies*. Paris : Sipayat.
- CITTON, Yves (2012). *Gestes d'humanités. Anthropologie sauvage de nos expériences esthétiques*. Paris : Armand Colin, « Le temps des idées ».
- DANOU, Gérard (2007). *Langue, récit, littérature dans l'éducation médicale*. Limoges : Lambert-Lucas.

- COSTE, Claude (1998). *Roland Barthes moraliste*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.
- DELEUZE, Gille (1968). *Différence et répétition*. Paris : PUF.
- DESSONS, Gérard, MESCHONNIC, Henri (1998). *Traité du rythme. Des vers et des proses*, Paris : Dunod : « Lettres Sup ».
- HERVE, Christian, *et al.* (dir.) (2006). *Vers la fin de l'homme ?* Bruxelles : de boeck.
- JOUVE, Vincent (dir.) (2013). *Nouveaux regards sur le texte littéraire*. Reims : Epure.
- KALITZKUS, Vera, *et al.* (2009). «Narrative-Based Medicine: Potential, Pitfalls, and Practice», *Permanente Journal* 13, 1, pp. 80-86.
- MALLARME, Stéphane (1998, 2003). *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade», t. 1 et 2.
- MORIN, Edgar (2010). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Seuil.
- RICŒUR, Paul (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- SAMOYAUULT, Tiphaine (2015). *Roland Barthes*. Paris : Seuil, « Fiction et Cie ».
- STAROBINSKI, Jean (1977). «Langage poétique et langage scientifique», *Diogène*, nr 100.
- STAROBINSKI, Jean (2011). *Notre seul, notre unique jardin*, Genève : Editions Zoé.